

Si l'esprit de Dieu est un esprit d'estime pour l'homme, il inspire ce sentiment aux justes. Ainsi le Saint-Esprit dit de Jacob, ce que la sainte Eglise applique généralement à tout homme juste : *La sagesse a conduit le juste par des voies droites, et lui a montré le royaume de Dieu, et lui a donné la science des Saints; elle lui a appris à estimer ses semblables* (1).

Saint Grégoire de Nazianze, écrivant à Dioclès, lui dit : Où est l'esprit de Jésus-Christ, là est aussi l'esprit de modestie, d'honnêteté et de respect (2).

Le don de piété est extrêmement utile pour cela, parce qu'il nous inspire une grande vénération pour tous les hommes, dans la vue qu'ils appartiennent à Dieu d'une manière particulière; il remplit notre entendement d'estime pour eux, nous les fait considérer comme des créatures divines, comme ses enfans, par leur union avec le Fils de Dieu; il remplit notre volonté d'affection pour eux, il nous les fait regarder avec humilité et respect, et veut que nos paroles soient pleines d'honneur et de politesse.

Il faut donc, pour bien vivre en Communauté, que le Religieux s'efforce de prendre cet esprit de respect, qu'il s'étudie à prévenir tout le monde par des marques d'honneur, comme le dit saint Paul, qui recommande aux Corinthiens *que tout se fasse dans la bienséance et avec ordre* (3). Il dit aux Thessaloniens : *Nous vous prions, mes frères, de vous appliquer à vivre en paix... et de vous conduire avec honneur envers ceux du dehors* (4), c'est-à-dire les infidèles, afin de les gagner.

(1) Sapientia justum deduxit per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum.... et honestam fecit illum. *Sap. 10. 10 et 11.*

(2) *Epist. 193.*

(3) Omnia honestè et secundùm ordinem fiant. *1. Cor. 14, 40.*

(4) Rogamus vos, ut quieti sitis, et ut honestè ambuletis ad eos qui foris sunt. *1. Thess. 4, 11.*

Observez entre vous, disait saint Dorothee à ses Religieux (1), le respect mutuel que vous vous devez les uns aux autres; quand vous vous rencontrez, que chacun incline la tête devant son Frère en signe de respect, avec la pensée de vous humilier devant lui, et par lui premièrement devant Dieu. C'est assurément une chose fort bonne d'en user ainsi, de rendre cet honneur à son Frère, et de le prévenir dans ce devoir. Pour le faire aisément, il faut, comme saint Ignace l'a enseigné, s'accoutumer à regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ en notre Frère, comme en sa vive et véritable image. Saint Césaire d'Arles dit dans sa règle : Vivez tous dans une grande union de volonté et d'esprit; honorez Dieu mutuellement en vous, puisque vous avez le bonheur d'être ses temples (2). Saint Augustin avait dit avant lui la même chose (3).

Souvenons-nous, pour cela, de l'exemple de Notre-Seigneur, que saint Bernard ne craint pas de comparer à l'homme, quand il dit : Quand je nomme Jésus, et que je parle de lui, je me représente un homme doux et humble de cœur, débonnaire, sobre, chaste, miséricordieux, orné de toute sainteté, et extrêmement remarquable par sa prévenance (4). Rappelons-nous l'exemple de la Sainte-Vierge, qui, instruite par ses vertueux parens et par Dieu même, était douce et gracieuse, et rendait à saint Joseph, à sa cousine sainte Elisabeth, et à toute sorte de personnes, tous les témoignages de respect. Aussi la sainte Eglise lui applique ces paroles du

(1) *Instit. 4.*

(2) Omnes unanimiter et concorditer vivite, et honorate in vobis invicem Deum, cujus templa esse meruistis. *Regula 19.*

(3) Honorate Deum in vobis invicem, cujus templa facti estis.

(4) Cùm nomino Jesum, hominem mihi propono mittem et humilem corde, benignum, sobrium, castum, misericordem, omni denique sanctitate et honestate conspicuum. *Serm. 15. in Cant.*

Sage : *J'ai donné des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs deviendront des fruits d'honneur et de bienséance* (1). Souvenons-nous aussi de l'exemple des Saints, qui ont aimé cette vertu comme un vrai rejeton de la charité et de l'humilité, et en ont donné des exemples frappans. Nous allons en rapporter quelques-uns.

Lorsque Madeleine porta aux Apôtres la nouvelle que Notre-Seigneur était ressuscité, saint Pierre et saint Jean coururent au saint sépulcre pour s'assurer par leurs propres yeux de la vérité du fait. L'Évangéliste dit qu'ils couraient tous deux; saint Jean étant plus jeune, arriva le premier; il pouvait entrer dans le sépulcre, mais il ne le voulut pas; il attendit saint Pierre, comme dit la *Glose de Lyranus*, et le laissa entrer le premier.

Saint Luc raconte des premiers Chrétiens, que tout le monde les aimait, parce que, ainsi que l'explique saint Chrysostome, ils se rendaient agréables et aimables à tous; les interprètes ajoutent que c'était par leur vertu, la pureté de leurs mœurs, et leur prévenance envers tous.

Lorsque saint Antoine alla visiter saint Paul, premier ermite, Dieu leur envoya miraculeusement, par un corbeau, un pain tout entier. Saint Paul, qui vivait dans une affreuse solitude depuis cent ans, sans avoir vu personne, déféra à saint Antoine l'honneur de le rompre, à cause de l'hospitalité et de l'honneur qu'il lui avait fait de venir le visiter; Saint Antoine voulait déférer cet honneur à saint Paul à cause de son âge. Après un combat de politesse, ils mirent tous deux la main au pain et le rompirent par la moitié, ne voulant céder ni l'un ni l'autre en déférence (2).

Les Religieux doivent suivre ces exemples, et tâcher

(1) Ego, quasi vitis, fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. *Eccli.* 24, 23.

(2) S. Hieron. in Vita S. Pauli.

d'être honnêtes et respectueux avec tous ceux avec qui ils vivent. Plusieurs manquent à ce devoir; ils ne veulent se contraindre en rien, ils agissent selon leur naturel avec une trop grande liberté et une franchise rustique. Quelques-uns sont railleurs et moqueurs, aiment à contrefaire les gestes, les paroles, les actions des personnes pour les rendre ridicules. D'autres sont fiers, dédaigneux, méprisans, n'estiment et n'approuvent que ce qu'ils font, ne peuvent supporter qu'avec peine qu'on donne des louanges à leurs Frères, et trouvent toujours quelque moyen de les rabaisser. D'autres blâment avec peu de retenue, avec précipitation, ce que même ils n'entendent pas; parlent avec hardiesse, sans discerner l'âge, la qualité et le mérite des personnes. D'autres usent entre eux de manières rudes et grossières, se parlent sans respect, se tutoient, se disent des paroles inciviles. Sous ce rapport, les filles, pour l'ordinaire, manquent plus souvent que les hommes. En vérité, n'est-ce pas contre la raison, de se contraindre moins dans l'état religieux pour la civilité et la bienséance, qu'on ne l'eût fait dans le monde, comme si les serviteurs du Dieu de l'univers n'étaient pas des esprits aussi bien faits, aussi polis, aussi honnêtes que ceux des hommes.

Quand nous recommandons aux Religieux la politesse, l'honneur et le respect envers ceux avec qui ils habitent, et envers tous, nous n'entendons point parler de cette politesse qui dégénère en complimens vains et inutiles, en une multitude de cérémonies superflues, importunes et gênantes, qui incommode et n'empêchent pas peu la douceur de l'honnête liberté qui doit régner dans une bonne conversation. Nous entendons, par la politesse et le respect, d'abord le sentiment intérieur qui nous porte à estimer notre Frère par les raisons que nous avons données, à avoir pour lui l'affection qui découle de cette estime; à l'extérieur, à bien parler de lui, de lui parler

avec des termes de civilité et de respect ; à se comporter envers lui avec retenue et bienséance ; à lui donner , par nos actions , des marques de déférence , selon la condition et le mérite de chacun. Les imperfections et les défauts ne doivent pas nous empêcher de remplir ce devoir ; nous parlons avec beaucoup d'honnêteté et de respect aux jeunes princes , quoiqu'ils aient dans l'esprit et le corps tout ce qui tient à la faiblesse de leur âge.

§ II.

De la Reconnaissance et de l'Ingratitude.

La reconnaissance est une vertu qui nous porte à rendre quelque chose à celui de qui nous avons reçu un bienfait ; elle s'étend donc à tous ceux de qui nous pouvons recevoir quelque bien : à Dieu , à nos parens , et à tous les hommes en particulier ; il faut encore la rapporter à la Sainte-Vierge , à nos bons Anges , aux Saints , qui nous aident continuellement (1).

Nous ne parlerons pas de la reconnaissance et de l'ingratitude qui se portent sur Dieu, nos parens et nos supérieurs : cela ne va point à notre sujet ; nous parlerons de la reconnaissance et de l'ingratitude dans le commerce ordinaire des hommes. Nous pouvons rapporter en quelque sorte la reconnaissance à l'humilité , qui est le sujet de ce chapitre , parce que les âmes humbles sont naturellement reconnaissantes et sentent vivement la moindre chose que l'on fait pour eux ; l'ingratitude tient à l'orgueil ; car il n'est rien de plus orgueilleux que de se montrer ingrat , dit saint Jérôme , cité par saint Thomas (2). On ne veut pas tenir d'un autre le bien qu'on en reçoit ,

(1) Less. de Just. et Jure, lib. 2, cap. 47. Dub. 1.

(2) Nihil est tam superbum quam ingratum videri. 2. 2. q. 162, a. 4. in 3 et ad 3.

et l'on croit trop facilement qu'on l'a mérité. Sénèque avait dit auparavant que l'orgueil est le premier des vices qui rendent les hommes ingrats : Il ne se trouve personne , dit-il , qui ne soit un juge favorable en sa propre cause , et qui ne la décide toujours à son profit ; de là vient , quoi que l'on fasse pour nous , que nous le prenons comme en déduction de la somme plus grande qui nous est due , et nous ne croyons pas qu'on nous estime ce que nous valons (1). L'orgueil est ingrat , parce qu'il ne veut ni devoir ni remercier ; c'est bien plutôt lui , que la générosité et le détachement d'esprit , qui ne veut ni demander , ni recevoir , parce qu'il faudrait s'humilier pour demander et pour prendre , et qu'alors on montre qu'on a besoin.

Saint Thomas nous enseigne que le premier degré de gratitude est la reconnaissance du cœur ; le second , le remerciement ; le troisième , le retour du bienfait. La moindre chose que mérite un bienfait , quelque petit qu'il soit , est qu'on le sente et qu'on en sache gré , qu'on en remercie avec des termes d'affection , enfin que l'on rende quelque chose , si ce n'est d'une manière égale , au moins comme on le peut , et plus si l'on peut ; car ne donner qu'autant qu'on a reçu , dit saint Thomas , c'est ne rien donner.

Les degrés du vice de l'ingratitude sont les mêmes , mais dans un sens opposé , parce que , comme dit le docteur angélique , la dernière chose qui se fait dans un monument , est la première qui se défait quand on le détruit. C'est par le toit qu'on finit un bâtiment , et c'est aussi par le toit que l'on commence à le démolir. Le premier degré de l'ingratitude , et son moindre effet , est de ne rien don-

(1) Nemo non benignus est sui judex ; inde est ut omnia meruisse se existimet , et in solutum accipiat , nec satis suo pretio se aestimatum putet. Senec. lib. 2, de Benefic., cap. 26.

ner à son bienfaiteur pour son bienfait ; le second, qui est plus grave, est de ne point lui en faire de remerciement ; et le troisième, qui est le pire de tous, de ne point lui en savoir de gré. Si l'on prend l'ingratitude d'une manière directe, son premier degré est de rendre le mal pour le bien ; le second, de mépriser en paroles le bienfait reçu, de le blâmer, de s'en moquer ; le troisième, de le regarder comme une offense et une injure. Celui-là est ingrat, dit Sénèque, qui nie d'avoir reçu un bienfait ; ingrât, celui qui ne le rend point ; et le plus ingrat de tous est celui qui l'oublie (1). Si les uns ne paient pas, au moins ils savent qu'ils doivent : la connaissance du bienfait est imprimée dans leur esprit, ses traces sont marquées sur leur conscience, quoique mauvaise, et un jour, peut-être, la honte les avertira de leur devoir ; mais on n'est jamais reconnaissant d'un bienfait dont on a perdu toute mémoire (2).

L'ingratitude est un grand vice, un vice odieux dont on a naturellement de l'aversion et de la haine ; on ne peut souffrir d'en être accusé, et toutefois ce vice est très-commun. Il n'est personne, dit Sénèque, qui ne s'accorde à dire que l'ingratitude est une chose abominable, puisque les ingrâts mêmes se plaignent des ingrâts ; et néanmoins tout le monde tombe dans une faute que tout le monde blâme (3). Au commencement du premier livre du *Traité des Bienfaits*, il dit : Entre plusieurs grands vices qui règnent parmi les hommes, il n'en est

(1) Ingratus est qui beneficium accepisse se negat quod accepit; ingratus est, qui dissimulat; ingratus, qui non reddit; ingratus, qui oblitus. *Lib. 3, de Benef., cap. 1.*

(2) Hic numquam fieri gratus potest, cui totum beneficium elapsium est. *Ibid.*

(3) Non referre beneficis gratiam, et est turpe, et apud omnes habetur; ideo de ingratis etiam ingrati queruntur, cum tamen hoc omnibus hæreat, quod omnibus displicet. *Ibid.*

pas de plus fréquent que l'ingratitude (1). Il dit plus loin : Il y aura toujours des homicides, des tyrans, des adûltères, des voleurs, des sacrilèges, des traîtres, mais l'ingrat surpasse encore tout cela, à moins qu'on ne veuille dire que l'ingratitude produit tous ces vices, et qu'avec peine on peut trouver une méchante action sans que ce vice abominable y soit pour quelque chose (2).

Les Perses, les Macédoniens, les Athéniens et bien d'autres nations avaient tellement ce vice en horreur, qu'il était permis parmi eux de mettre un ingrat en jugement, et s'il était convaincu, il était sévèrement puni. Parmi les Calabrois il y avait une loi qui ordonnait à celui qui voulait se plaindre d'un ingrat, de sonner une certaine clochette placée à ce dessein : à ce son, quelques juges venaient pour entendre les griefs ; s'ils les trouvaient raisonnables, ils obligeaient l'ingrat, sous peine d'une grosse amende, à rendre au bienfaiteur la reconnaissance qui lui était due. Un vieux cheval, ajoute l'historien, qui avait rendu beaucoup de bons services à son maître, fut chassé de l'étable comme inutile, et obligé de chercher sa vie où il pourrait. Ayant aperçu de la verdure attachée à la corde de la clochette, en l'arrachant avec force, il fit sonner la clochette. Les juges vinrent selon leur devoir ; ayant appris à qui ce pauvre cheval appartenait, et comment il avait été chassé, ils condamnèrent son maître à le reprendre et à le nourrir le reste de sa vie, comme s'il eût eu encore ses forces (3).

Puisque le vice de l'ingratitude est si odieux, il faut en

(1) Inter plurima maximaque vitia nullum esse frequentius quam ingrati animi. *Lib. 1, cap. 1.*

(2) Erunt homicidæ, tyranni, fures, adulteri, raptores, sacrilegi, proditores; infra ista omnia ingratus est, nisi quod omnia ista ab ingrato animo sunt, sine quo vix ullum magnum facinus accrevit. *Cap. 10.*

(3) Herod., lib. 1; Xenoph., lib. 1. Cyrop.; Val. Max., lib. 2, cap. 1, et lib. 5. c. 3; Apud Camer., cap. 21. 1 centur.

concevoir une grande horreur et le bannir des Communautés religieuses ; mais comme ce vice est si ordinaire parmi les hommes , il est difficile qu'il ne se trouve fort souvent parmi les Religieux sans qu'ils s'en aperçoivent. Comme le mal est plus commun que le bien , la vertu plus rare que le vice , il y a aussi plus d'ingrats que de personnes reconnaissantes : pour être reconnaissant il faut de la vertu ; pour être ingrat , il ne faut que l'amour-propre , qui veut tout pour soi et rien pour les autres , et nous en sommes pleins.

On rencontre quelquefois des ames bien nées , de beaux et riches naturels , qui ont une grande inclination à donner et à faire plaisir ; eh bien ! ce sont ceux-là qui ont le plus de reconnaissance pour les plus petites choses. On fait cet éloge de saint Ignace et de sainte Thérèse. Il n'est point de bienfait , quelque petit qu'il soit , qu'un bon cœur ne sache agrandir par son estime et par le bonheur qu'il éprouve de se voir obligé. Il est au contraire des naturels avares , serrés , mesquins , qui ont une si grande peine à donner , qu'il faudrait en quelque sorte des tenailles pour leur arracher quelque chose ; encore , ce qu'ils donnent d'une main , ils voudraient presque le reprendre de l'autre. Ces gens-là sont naturellement fort ingrats ; ils sont avares de tant de remerciemens , aussi bien que du reste ; quand on leur fait du bien , ils ne pensent qu'à prendre , et non à se croire obligés.

Mais pour remplir comme il faut le devoir de la reconnaissance , et éviter le vice contraire , il faut savoir la manière de bien faire un plaisir , et la manière de bien le recevoir : ce n'est pas une petite science pour beaucoup de personnes. Nous trouvons beaucoup d'ingrats , dit Sénèque , et nous en augmentons le nombre , parce que tantôt nous nous reprochons avec impatience ce que nous avons fait , tantôt nous en exigeons le retour de mauvaise grâce , tantôt nous nous repentons de l'avoir fait , tantôt

nous nous plaignons de ce qu'on diffère de nous rendre ce que nous avons fait ; de cette manière nous faisons perdre au bienfait tout son mérite , non seulement après l'avoir fait , et souvent même au moment où nous le faisons (1). Qui de nous ne s'est pas laissé demander plus d'une fois la chose qu'il a donnée ? Qui de nous , en voyant venir un solliciteur , n'a ridé le front , tourné la vue d'un autre côté , et fait semblant d'avoir d'autres affaires pour ne pas l'écouter ? On met ordinairement de longs discours sur d'autres sujets pour éluder le suppliant et lui ôter le moyen de faire sa demande. Si ce bienfaiteur prétendu n'a pu échapper , n'a-t-il pas usé de remise , dit qu'il y penserait , c'est-à-dire timidement refusé ? S'il l'a promis , c'est avec tant de difficulté , d'une manière si renchérie , de si mauvaise grâce , qu'on eût dit qu'il avait peine à parler. Un bienfait donné de cette manière n'est pas un bienfait ; on ne voit jamais de bon cœur ce qui n'a pas été donné de bon cœur , mais emporté par la force et extorqué.

Un bienfait est dû selon qu'il est fait ; c'est pourquoi il ne faut pas le faire avec négligence , mais avec soin et avec affection (2).

Le même philosophe nous apprend ailleurs de quelle manière on doit rendre un service : Donnons , dit-il , comme nous voudrions recevoir , et surtout donnons volontiers et de bon cœur , promptement et sans hésiter (3). L'ame du bienfait est le cœur ; c'est pour cela qu'il faut

(1) Multos experimur ingratos , plures facimus : quia aliàs graves exprobratores exactoresque sumus ; aliàs leves , et quos paulo post muneris sui pœniteat ; aliàs queruli et minima momenta calumniantes : ita gratiam omnem corrumpimus , non tantùm postquam dedimus beneficium , sed dum damus. *Lib. 1. de Benef. , cap. 1.*

(2) Eodem animo beneficium debetur quo datur , et ideo non est negligenter dandum. *Ibid.*

(3) Sic demus quomodo vellemus accipere ; ante omnia libenter , citò , sine ulla dubitatione. *Ibid.*

donner de bon cœur ; car le cœur est le premier de tous les dons. Il faut donner promptement, car un délai qui ne serait pas fondé sur de justes raisons, montrerait que le cœur n'y est pas, et qu'il n'y a pas de bonne volonté. Les bienfaits les plus agréables de tous, ceux qui gagnent le plus les esprits, sont ceux qu'on trouve comme tout préparés, qui viennent au-devant du besoin, et qui n'éprouvent d'autre délai que celui qu'apporte l'honnête refus de la personne qui doit le recevoir (1). Comme dans le don c'est principalement l'affection que l'on considère, on peut présumer que celui qui a été long-temps sans donner, a été long-temps sans vouloir donner (2). Il faut donner sans faire acheter le bienfait et sans se faire prier. Pour bien donner, il faut prévenir le désir de la personne et donner avant qu'elle ait demandé ; il faut donner dès que le désir a été manifesté ; et, ce qui est encore mieux, il faut donner avant qu'on demande ; car on n'a pas pour rien ce qui a coûté à demander. Nos ancêtres, hommes très sages, ont dit : Une chose ne saurait être achetée plus chèrement, que quand pour l'avoir il faut recourir à la prière (3).

Il faut toujours que le bienfait soit accompagné d'une figure gracieuse, d'un visage ouvert, de paroles douces et aimables, qui montrent que c'est de bon cœur qu'on donne. Il faut bien se garder de montrer un visage morne, des manières froides, des paroles qui font connaître que c'est à regret qu'on donne, et beaucoup plus encore

(1) Gratissima sunt beneficia, parata, facile occurrentia, ubi nulla mora fuit nisi in accipientis verecundia. *Lib. 2. de Benef. cap. 1.*

(2) Cum in omni officio magis aestimetur dantis voluntas ; qui tardè fecit, diu noluit. *Ibid.*

(3) Primum est antecedere desiderium ejusque : proximum, sequi illud ; melius occupare antequam rogemur. Non tulit gratis, qui cum rogasset, accepit ; quoniam quidem, ut majoribus nostris gravissimis viris visum est, nulla res carius constat quam quæ precibus empta est. *Ibid.*

toutes celles qui offensent. Plusieurs, dit Sénèque, par la rudesse de leurs paroles, leurs manières altières et hautaines, rendent odieux les bienfaits qu'ils font ; de sorte qu'on se repend, non seulement de les avoir demandés, mais même de les avoir obtenus (1). Un certain Fabius Verrucosus, seigneur romain, disait que le bien que donne un homme chagrin et dur dans ses paroles, ressemble à du pain dur comme de la pierre, qu'un pauvre est contraint de prendre, mais qu'il ne saurait manger, ou qui est plein de graviers, dont il ne pourrait user sans se déchirer la bouche et se casser les dents. Il faut donc la douceur des paroles de celui qui donne, pour augmenter la douceur du plaisir de celui qui reçoit ; autrement l'amertume des paroles aigrit la douceur du plaisir. Le Saint-Esprit dit, par la bouche du Sage : *La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du jour ? Ainsi la parole douce vaut mieux que le bienfait ; la douceur des paroles ne passe-t-elle pas le bienfait ? Mais l'un et l'autre se trouvent dans l'homme juste, et, selon les Septante, dans l'homme gracieux* (2). Il avait dit auparavant : *Mon fils, ne mêle jamais les reproches au bien que tu fais ; et à tes dons ne joins jamais des paroles fâcheuses et tristes* (3).

Voyons maintenant comment il faut recevoir un bienfait.

Quelques-uns ne font pas seulement paraître de la fierté et de l'orgueil en donnant, mais encore en rece-

(1) Plerique beneficia asperitate verborum et supercilio in odium adducunt, eo sermone usi, ea superbia, ut impetrasse peniteat. *Lib. 2. de Benef., cap. 4.*

(2) Nonne ardorem refrigerabit ros ? sic et verbum melius quam datum ? nonne ecce verbum super datum bonum, sed utraque cum homine justificato.... gratioso. *Eccli., c. 18, v. 16 et 17.*

(3) Fili, in bonis non des querelam, et in omni dato non des tristitiam verbi mali. *Ibid. v. 15.*

vant (1). Il faut montrer sa joie, dit Sénèque, quand on reçoit, afin que celui qui donne ait des marques visibles de notre contentement, et que sur l'heure même il commence à goûter le plaisir de son bienfait (2). Ne nous contentons pas de montrer notre reconnaissance au bienfaiteur, mais faisons-la éclater autant que nous le pourrons. Celui qui reçoit avec plaisir le bien qu'on lui fait, a payé la première année de la rente qu'il en doit (3).

Il en est, poursuit ce philosophe, qui sont bien contents de recevoir, mais qui veulent que ce soit en secret; ils ne veulent point de témoins: soyez sûrs que ces gens ont une mauvaise intention. Il y a autant de gloire pour celui qui reçoit un bienfait de le publier, qu'à celui qui donne de ne faire connaître que ce que celui qui l'a reçu veut qu'on en sache. Il en est d'autres qui ne remercient qu'à la dérobée et comme au tuyau de l'oreille, afin que personne ne s'en aperçoive. Cette manière de remercier ne vient pas d'une honte louable, mais c'est qu'on veut nier une dette; celui-là est ingrat qui remercie sans témoins (4). Quelques autres voudraient bien, s'ils le pouvaient, rapporter à leur mérite ce qu'ils ne doivent qu'à la bonté d'un ami. Si quelqu'un les a assistés en ce qui touche leur vie et leur honneur, ils ne le voient plus aussi souvent que de coutume, et font éclater leur ingratitude en croyant cacher leur obligation. D'autres vont plus loin encore, et disent plus de mal de ceux qui leur ont fait le plus de bien; de sorte qu'il en est qu'il vaudrait mieux avoir offensés que [d'avoir obligés. Gardons-nous bien,

(1) Quidam non tantùm dant beneficium superbè, sed etiam accipiunt. *Lib. 2, de Benef., cap. 18.*

(2) Hilares accipiamus profitentes gaudium, et id danti manifestum sit, ut fructum præsentem capiat. *Ibid. cap. 22.*

(3) Qui gratè beneficium accepit, primam ejus pensionem solvit. *Ibid.*

(4) Non est ista verecundia, sed inficiandi genus: ingratus est qui remotis arbitris agit gratias. *Ibid. cap. 23.*

quand on nous donne quelque chose, de faire les délicats et les difficiles; car si nous ne montrons que nous sommes satisfaits au moment que nous recevons, comment le montrerons-nous plus tard? Il en est d'autres qui font les froids et les dédaigneux en recevant, comme s'ils voulaient dire: Je n'ai pas besoin de votre présent; mais puisque vous me forcez à le prendre, je le prends. Un autre reçoit avec une certaine négligence, un certain dédain qui fait douter au bienfaiteur s'il lui fait plaisir. Un autre desserre à peine les dents, murmure deux paroles, et montre plus d'ingratitude en agissant de cette manière que s'il n'eût rien dit du tout.

Toutes ces manières de recevoir ne valent pas mieux que de rendre un bienfait aussitôt qu'on vient d'en recevoir un. Il en est, dit Sénèque, qui, si on leur envoie de petits présens, en envoient un autre à l'heure même, mal à propos et à contre-temps, tant ils ont peur qu'on pense les avoir obligés; c'est faire affront à un présent que de le rendre sitôt: on montre, par une revanche précipitée, qu'on ne peut supporter l'obligation. Celui qui se hâte de rendre, agit plutôt en débiteur qu'en homme reconnaissant; et, pour tout dire en un mot, qui veut payer trop tôt, fait paraître qu'il ne doit pas de bon cœur, et celui qui ne doit pas de bon cœur, doit passer pour un ingrat (1). Celui qui ne veut pas garder chez lui un présent, le regarde comme un fardeau dont il veut se décharger (2).

Efforçons-nous donc, dans nos Communautés, de nous montrer reconnaissans du bien qu'on nous fait, par notre manière de le recevoir, par nos paroles, nos services,

(1) Qui festinat utique reddere, non habet animum grati hominis, sed debitoris, et breviter dicam, qui nimis citò cupit solvere, invitus debet, qui invitus debet, ingratus est. *Lib. 4, de Benef., cap. ultimo.*

(2) Quod apud se non vult esse, onus judicat esse non manus; exonerare se vult et ut gravi sarcina liberare. *Lib. 6, de Benef., cap. 41.*

et au moins par nos prières, et de n'être jamais ingrats. Nous devons faire tous nos efforts pour exercer à un haut degré la vertu de reconnaissance, dit Sénèque (1). Fuyez l'ingratitude, ajoute-t-il, comme un très-grand orime; ne vous laissez jamais souiller par un vice si abominable. Vous savez que la plus grande injure qu'on puisse dire à un homme est de l'appeler ingrat (2). Vous avez dit à un homme toutes les injures, dit un ancien, lorsque vous l'avez accusé d'ingratitude (3); parce que, dit Ausone, la terre ne produit rien de plus méchant qu'un homme ingrat (4).

Apprenons des bêtes à fuir ce vice infame. Quelle n'est pas la reconnaissance des chiens envers leurs maîtres? Quelles caresses ne leur font-ils pas pour un morceau de pain noir? Ils les défendent au péril de leur vie; quelques-uns meurent de douleur sur leurs tombeaux. Les bêtes même les plus féroces donnent quelques exemples. Saint Macaire d'Alexandrie était un jour assis seul dans sa cellule, et s'entretenait avec Dieu; une hyène, animal très-cruel, vint avec son petit qui était aveugle, poussa la porte avec force, entra et le jeta aux pieds du Saint; celui-ci le prit, lui cracha sur les yeux, fit sa prière, et aussitôt l'aveugle vit clair. La mère lui donna à têter, le prit et s'en alla. Le lendemain elle revint apporter au Saint une grande peau de brebis, qu'il donna depuis à sainte Mélanie l'ancienne, et qu'il appelait le présent de la hyène (5).

L'histoire d'Angleterre rapporte un fait raconté par le

(1) Omnia faciendâ sunt, ut gratissimi simus. *Epist.* 82.

(2) Hoc tu cave tamquam maximum crimen, ne admittas: hæc est enim injuria summa. *Lib. 1, de Benef., cap. 10.*

(3) Dixeris maledicta cuncta cum ingratum hominem dixeris. *Publicus apud Lipsium in caput sup. cit. Senecæ.*

(4) Ingrato homine terra pejus nil creat. *Apud Lips. ibid.*

(5) In histor. Laus., cap. 10.

roi Richard I^{er}. Un Vénitien, homme riche, nommé Vital, allant à la chasse, s'égara dans sa route et tomba dans une fosse faite pour prendre les loups, les ours, les lions, et autres bêtes sauvages qui dévastaient le pays; déjà un lion et un grand serpent y étaient tombés. Vital, se sentant enfoncé, fit le signe de la croix pour lui servir de défense contre ces deux bêtes cruelles, qui aussi pensaient plus à se sauver qu'à lui faire du mal; et malgré tout cela, il fallait tôt ou tard mourir de faim ou par les dents de ces bêtes affamées, parce qu'il n'y avait pas moyen de sortir de cette fondrière. Heureusement un pauvre charbonnier, habitant des forêts, entendit une voix sourde qui semblait venir de dessous terre; il la suivit et arriva à la fosse, où il vit Vital, le lion et le serpent. Vital lui raconte alors brièvement son infortune, le prie, le conjure de lui prêter secours, avec promesse de lui donner la moitié de ses biens s'il le tirait de là; le lion, par le remuement de sa queue, le serpent, par un doux sifflement, semblent lui faire la même prière. Le charbonnier va à sa cabane, apporte une échelle et la descend dans la fosse avec des cordes. Aussitôt le lion s'élançe le premier, en grim pant par les échelons, le serpent le suit en se servant des entortillemens de son corps; tous deux, sauvés, témoignent leur joie et leurs sentimens de reconnaissance à ce pauvre homme: le lion saute devant lui et lui lèche les jambes; le serpent fait des plis et replis. Vital monte; délivré du danger, il réitère à son bienfaiteur la promesse qu'il lui avait faite, et retourne à Venise. Quatre jours après, le lion apporte à cet homme un chevreuil, et le serpent une pierre précieuse, comme une certaine marque de reconnaissance. Le seul Vital, ingrat et perfide, manque à sa parole, nie la chose, traite son libérateur de fou, et le menace de le faire mettre en prison. Celui-ci va faire ses plaintes au juge, qui, connaissant par des preuves certaines la vérité du fait, con-

damna Vital à exécuter sa promesse (1). Quel dérèglement ! quelle indignité ! les hyènes , les serpens , les lions sont reconnaissans , et l'homme est ingrat !

§ III.

Conclusion du chapitre de l'Humilité.

Il faut donc que le Religieux , pour bien vivre en Communauté , prenne cet esprit de respect et d'humilité ; autrement il doit s'attendre à avoir beaucoup de peines et à en donner beaucoup aux autres. Saint Simon Stylite , ayant entendu à l'église les paroles de l'Évangile des Béatitudes , en fut si touché , qu'il prit la résolution efficace de se convertir et de se consacrer à Dieu. Il demanda à quelqu'un comment il pourrait venir à bout de son dessein , et se rendre digne des magnifiques promesses qu'il avait entendues ; on lui répondit que ce serait en se retirant du monde et en embrassant la vie Religieuse. Après cette réponse , il alla dans une église voisine , se prosterna le front contre terre , et pria Dieu de lui montrer le chemin qui le conduirait à la vraie vertu et à la perfection. Après sa prière , qui fut longue , il s'endormit. Il rapportait ensuite que , dans son sommeil , il lui semblait qu'il creusait la terre , et qu'un homme , qui était près de lui , lui disait de creuser plus avant. Comme il voulait se reposer un peu , cet homme lui répéta jusqu'à quatre fois de creuser encore ; puis il lui dit que c'était assez. Après cette vision , il alla prendre l'habit dans un monastère voisin , et là il commença cette vie admirable et extraordinaire qui le rendit une des merveilles du monde : il était connu , estimé et honoré des rois , des princes et de toutes les nations de la terre. Une quantité nombreuse

(1) Matth. Paris , in histor. Angl. circa ann. Christi 1195.

de personnes , de Grecs , de Perses , d'Ismaélites , d'Homérites , d'Italiens , de Gaulois , d'Espagnols , d'Anglais , accourait tous les jours à sa colonne pour le voir , l'entendre instruire les peuples , lui demander des conseils dans leurs doutes , lui soumettre leurs différens , afin qu'il les terminât , lui présenter leurs malades , afin qu'il les guérit ; et cependant , en rendant la santé aux malades , en faisant tant de grands prodiges , en convertissant des peuples entiers à la foi , au milieu de tant de gloire , d'applaudissemens et de louanges , il était si modeste et si humble , il s'estimait de cœur et se disait le dernier des hommes (1).

Notre-Seigneur dit un jour : *Quand vous serez convié aux noces , prenez la dernière place* (2) ; c'est à-dire , quand Dieu vous aura fait la grâce de vous appeler à l'état religieux , où se contracte par les vœux l'alliance de Notre-Seigneur et de l'ame , il faut prendre la dernière place. Or , quelle est la dernière place ? c'est le lieu au-dessous duquel il n'y a plus rien. Il faut donc , dans l'état religieux , vous mettre si bas , être si humble , que dans votre estime vous vous placiez au-dessous de tous ceux avec qui vous vivez ; il faut aller même plus avant , et creuser si profondément ce fondement de l'humilité , qu'il n'y ait aucune chose dans l'univers que vous ne mettiez au-dessus de vous , et que vous ne préféreriez à vous ; car s'il y avait une seule chose au-dessus de laquelle vous vous missiez , vous ne seriez pas , suivant la parole de Notre-Seigneur , à la dernière place et au lieu le plus bas. Voyons maintenant quelles sont les choses au-dessous desquelles nous devons prendre place.

1° Les personnes qui ont plus de perfection en nature , en grâce et en gloire , sont meilleures et plus excellentes

(1) Theodor. in Phil. , cap. 26.

(2) Cùm vocatus fueris ad nuptias , vade , recumbe in novissimo loco. Luc. 14 , 10.

que nous. Ainsi Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très-sainte Mère et tous les Bienheureux, méritent évidemment de passer avant nous. Nous devons aussi nous mettre au-dessous des âmes du purgatoire, qui sont saintes et confirmées pour jamais dans la grâce de Dieu, qui ne peuvent commettre aucun péché, et qui font incessamment des actes héroïques de patience, d'humilité, de contrition, de pénitence et de charité.

2° Nous devons nous mettre au-dessous de tous les hommes, de quelque nation, de quelque condition et de quelque âge qu'ils soient; car si nous nous préférons à un seul, fût-il turc, païen, et même athée, nous ne prenons pas la dernière place, et n'accomplissons pas la parole de Notre-Seigneur. Mais, direz-vous, comment puis-je m'estimer moins qu'un athée, puisque par la miséricorde de Dieu je suis Chrétien, j'ai la connaissance du vrai Dieu, et je cherche à observer ses lois? Je réponds d'abord qu'il faut obéir à Notre-Seigneur, qui nous dit : *Mettez-vous au-dessous de tous*, et il faut exécuter cet ordre sans commentaire.

D'ailleurs cet athée, cet homme plongé dans l'abîme de tous les vices, eût été plus patient, plus humble, plus chaste, plus tempérant, plus charitable, s'il eût reçu les grâces et les faveurs que Dieu vous a départies par une bonté particulière. A bien considérer la chose, vous êtes d'une certaine manière plus mauvais, et vous avez commis plus de péchés que lui. Ainsi nous voyons tous les jours dans les sciences qu'un homme qui n'a aucune connaissance des lettres, y eût fait plus de progrès s'il avait été dans le cas de recevoir une bonne éducation, que plusieurs qui ne sont que médiocrement savans, parce qu'il a l'esprit meilleur, plus juste et plus étendu qu'eux.

Enfin, qui vous a dit que cet homme très méchant ne se convertira jamais, que, par un coup extraordinaire de la grâce, il ne deviendra pas très bon, et n'arrivera

pas à un très-haut degré de perfection, que Dieu ne se fera pas connaître à cet athée, et ne l'embrasera pas des flammes de son amour? Qui vous a dit que vous ne viendrez pas à vous relâcher, à déchoir peu à peu, à perdre tellement la pensée de votre salut, à vous oublier si fort que vous ne tomberez pas en péché mortel jusqu'à renier la foi, haïr Dieu et vous jeter dans l'athéisme? Qui vous a assuré que cela ne sera point? Seriez-vous le premier à qui ce malheur serait arrivé? C'est pourquoi abaissez-vous, et mettez-vous au-dessous des hommes, quels qu'ils soient.

3° Il faut encore creuser plus bas et vous mettre au-dessous des démons, sous Belzébuth et sous Lucifer; pourquoi cela? D'abord, parce que par leur nature, ils sont plus nobles et plus éminens que nous; de plus, ils n'ont commis qu'un seul péché mortel de pensée; et nous commettons des péchés de toute sorte de manières, en pensées, en paroles, en actions, en omissions; nous sommes coupables du péché originel, de péchés véniels et peut-être mortels. Il est sûr au moins que le péché originel est essentiellement mortel, puisqu'il donne la mort à l'âme et la prive de la grâce de Dieu; les démons n'ont commis qu'un seul péché, et les nôtres sont presque infinis. Nous offensoons Dieu en quelque manière par nos cinq sens, par tous les membres de notre corps, et par toutes les puissances de notre âme. Enfin Dieu s'est-il incarné, a-t-il passé trente-trois ans de sa vie dans des travaux continuels, est-il mort sur un gibet pour leur salut comme pour le nôtre? Quel usage avons-nous fait de toutes ces grâces? N'est-il pas juste que nous nous estimions moins qu'eux?

4° Enfin, il faut nous mettre au-dessous de toutes les créatures de l'univers, au-dessous des bêtes, des reptiles, des plus vils insectes, au-dessous des plantes, des arbres et des herbes, au-dessous des grains de sable et de